

Moray, de laquelle le marquis d'Argyle vit le généreux Montrose conduit à la prison voisine, en attendant l'échafaud.

En suivant la déclivité de cette rue si pleine des souvenirs de la vieille Écosse, on arrive au sombre palais d'Holy Rood. Parmi les ruines de l'abbaye gothique, sous les arceaux brisés, je vis l'autel où Marie Stuart épousa Henry Darnley, union qui ne fut pas bénie du ciel, qui laissa dans l'histoire une énigme funèbre, après avoir fini, comme le songe de Thyeste, *par un coup de tonnerre* !

Je vis encore, dans le palais, la chambre de Marie, son lit, un portrait qui ne justifie pas trop bien sa réputation de beauté, et le cabinet mystérieux où elle soupait avec la comtesse d'Argyle et David Rizzio, lorsque ce dernier, saisi par ses assassins, faillit ensanglanter la robe royale, et alla expirer, dans un corridor voisin, frappé de cinquante-six coups de poignard.

Je songeais à cette lugubre trilogie : au favori qui ne laissa qu'une tache de sang sur un vieux parquet ; au mari qui laissa son cadavre mutilé sous les décombres d'une maison ; et à la reine enfin qui laissa à sa tombe un tronc décapité ! J'allais sortir, sans plus rien demander à ce palais funeste, lorsque je me rappelai qu'il avait servi de premier refuge à Charles X découronné... — et je parcourus encore de vastes salles vides, tristement restaurées, où le passage du vieux roi français n'a pas laissé de trace : ce palais des Stuart a bien assez de deuil !

J'avais considéré ces choses, et je n'étais point satisfait encore. Même le monument élevé à Walter Scott, en pleine et large rue (*Princess Street*), comme celui que nous avons érigé à Molière, mais plus beau, ne me suffisait pas (1).

(1) Cet édifice monte d'un élan superbe et gracieux à une grande hauteur. Il a l'aspect svelte d'un clocher gothique, à jour, percé d'ogives, orné de